

De bruit et de fureur
Au-delà du réalisme

Gilles Marsolais

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22227ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1988). Compte rendu de [*De bruit et de fureur* : au-delà du réalisme]. *24 images*, (39-40), 50-51.



Bruno s'évade dans le rêve



Jean-Roger en digne héritier de son père, se permet tout ce qui est interdit

DE BRUIT ET DE FUREUR

par Gilles Marsolais

AU-DELÀ DU RÉALISME

Le film de Jean-Claude Brisseau aurait pu figurer dans la Sélection officielle et défendre l'honneur de la France au dernier Festival de Cannes. Des raisons puritaines l'en ont écarté, par crainte d'effaroucher les coiffeurs et les vendeurs de chemisettes de la rue d'Antibes, qui ont succédé aux corsetières épinglées jadis par Jean-Louis Bory et qui risquaient de le trouver «insupportable».

Ce qui est «insupportable» ici, ce n'est pas tant la description, on ne peut plus tonique, d'une situation que la réalité même à laquelle le spectateur se trouve confronté: la vie au ras du sol dans l'une de ces cités de HLM qui ceignent la région parisienne. Deux adolescents, Jean-Roger et Bruno, pas particulièrement choyés par la vie et livrés à eux-mêmes, y sont contraints de négocier quotidiennement leur dose de bonheur ou son substitut. Digne héritier de son père marginal et asocial, le premier trouve ce substitut dans la délinquance, tandis que l'autre, beaucoup plus doux et terriblement solitaire, s'évade le plus souvent dans le rêve et l'imaginaire, entretenant des fantasmes qui, à travers leur climat poétique, n'en révèlent pas moins son désarroi, sa recherche éperdue de tendresse. Incidemment, on ne voit jamais sa mère à l'écran, dont on ne connaît l'existence que par les mots qu'elle lui laisse.

Ces jeunes vivent totalement coupés du monde des adultes qui semblent d'ailleurs impuissants à leur venir en aide, voire simplement à investir leur monde fermé, qu'ils soient parents, éducateurs ou policiers. La gageure du film, et qui en fait

sa force, tient à un heureux mélange des genres. Il échappe à une approche qui aurait pu n'être que platement réaliste-naturaliste dans la description de la dureté d'un quotidien plusieurs fois abordée au cinéma; il échappe aussi à la caricature facile et démagogique, du type de celle que l'on rencontre dans *L'été en pente douce* par exemple, tout en développant des situations parfaitement loufoques. De fait, l'illustration des fantasmes de Bruno au sein même du récit colore l'ensemble du film d'une tonalité particulière, en faisant une œuvre unique, et elle oriente en quelque sorte notre lecture des passages loufoques. La double référence à Shakespeare et à Faulkner, en citation d'ouverture, situe d'ailleurs d'entrée de jeu le niveau de dérision où se situe le réalisateur face à la condition humaine.

Brisseau réussit donc le pari de faire se rejoindre deux pôles en apparence antinomiques, la caricature et l'imaginaire, et cette jonction a lieu quelque part entre le réalisme et le fantastique. Lorsque le père de Jean-Roger donne des leçons de «savoir-vivre» à son rejeton mal-aimé ou lorsqu'il tire dans l'appartement au point de trouer le mur (de «carton») qui le sépare de l'appartement voisin, on nage certes en plein délire, tout en soupçonnant bien la part de «vérité documentée» qui a pu être à l'origine d'une situation aussi grotesque; ou lorsque Bruno, l'enfant rêveur, «voit» littéralement son fantasme compensatoire ou la projection mentale de ses désirs errer, fantomatique, dans l'appartement déserté par sa propre mère, on atteint à des degrés de lecture

qui se rejoignent par-delà leur apparente opposition: le principe narratif est du même ordre, outrepassant les frontières du «réalisme» dans les deux cas.

Le mérite de Brisseau est grand d'avoir osé, et réussi, transcender cette réalité documentaire basée sur sa propre expérience d'enseignant pour élaborer une imagerie qui en décolle, mais sans complaisance technique ou esthétique. Les mouvements de caméra y sont sages et peu nombreux, comme les gros plans: une façon habile de contourner les contraintes matérielles, mais aussi un refus de verser dans l'esbroufe au profit du sujet. Cela on le perçoit aussi dans sa façon de montrer la violence, généralement de loin, pour que le spectateur ne puisse s'en délecter. Le meurtre du père est, quant à lui, plus envahissant, et on pourrait lui trouver une justification dans la mesure où, par sa nature sacrificielle, il permettra au fils mal-aimé, Jean-Roger, de devenir autre.

Il s'agit donc d'un film parfaitement «supportable», grâce notamment à un mélange des genres réussi et un bon dosage de comédiens professionnels et non professionnels, qui nous renvoient à une réalité qui, elle, l'est beaucoup moins. Un film à voir sans faute. ●

DE BRUIT ET DE FUREUR

France 1988. Ré. et scé.: Jean-Claude Brisseau. Ph.: Romain Winding. Mont.: Maria-Louisa Garcia. Int.: Bruno Cremer, François Negret, Vincent Gaspéritch, Fabienne Babe. 95 min. Couleur. Dist.: Alliance Viva-film.